

DIDEROT ET LA COLONISATION  
À PROPOS DU « SUPPLÉMENT AU VOYAGE  
DE BOUGAINVILLE »

MICHEL BRIX

Université de Namur  
Rue de Bruxelles, 61  
B-5000 Namur  
Belgique  
michel.brix@fundp.ac.be

**Abstract:** In the *Supplément au Voyage de Bougainville* ('Supplement to Bougainville's Voyage'), Diderot develops the idea of the problem of travelling and colonizing, which the scholars misunderstood. The main point does not focus on the conflict, or the competition, between two civilization patterns—the so-called “primitivism” of Tahiti and the advanced society of Europe. Regarding the anti-colonialist impact, *Supplément* goes far beyond a simple stand: Diderot indeed anticipates the disastrous consequences (of which we are very aware today) of the travels made by Europeans to the more distant regions of the world from the 15th century.

**Keywords:** Diderot, Bougainville, travel, colonialism

Un des événements les plus marquants du règne de Louis XV fut le voyage autour du monde effectué de 1766 à 1769 par le navigateur Louis-Antoine de Bougainville. Parti de Nantes à bord de la frégate *La Boudeuse*, Bougainville avait été notamment chargé de restituer les îles Malouines aux Espagnols (ce fut chose faite en avril 1767), de chercher un comptoir près de la côte de Chine et de se rendre maître, entre l'Amérique du Sud et l'Asie, de contrées qui pourraient revenir à la couronne de France. C'est ainsi qu'en avril 1768, l'équipage avait passé neuf journées sur l'île de Tahiti (ou Otaïti). Dès le retour en France des marins (qui arrivèrent à Saint-Malo en mars 1769)<sup>1</sup>, ceux-ci se mirent à parler presque exclusivement de cette escale à Tahiti et à faire des

<sup>1</sup>C'est *La Boudeuse* qui est arrivée en mars 1769, suivie en avril par la flûte *L'Étoile*, qui avait rejoint l'expédition à Rio de Janeiro.

récits enchanteurs de leur séjour sur une île dont les navigateurs célébraient, de façon dithyrambique, les merveilles : le climat délicieux, la beauté de la nature, la simplicité, l'affabilité et le pacifisme d'habitants ignorant le sentiment de propriété, et—surtout—la complète liberté sexuelle des autochtones. Les Français racontaient notamment que, dès leur arrivée, ils avaient été invités à partager, avec des Tahitiennes offertes et ravissantes, les plaisirs de l'amour physique : Vénus était, sur cette île miraculeuse, la déesse de l'hospitalité ; dans cet Éden amoureux, aucune entrave n'empêchait les femmes de suivre leurs penchants et la loi de leurs sens.

Ce qu'on a appelé la « fable » de Tahiti, *i. e.* l'assimilation de l'île à un paradis lascif et tropical voire—selon le mot de Bougainville lui-même—à une Nouvelle-Cythère, se diffusa très vite, alors, en France et même au-delà, dans toute l'Europe occidentale<sup>2</sup>. Accroissait aussi cet engouement la présence à Paris d'un jeune Tahitien, Oatourou, ramené par l'équipage et qui restera onze mois en France. Ainsi, du grand voyage autour du monde, c'est l'escale tahitienne seule que retint un public émoustillé par des peintures qui flattaient l'atmosphère de libertinage prévalant à Paris sous Louis XV. Bougainville, un peu dépassé par ses marins, voyait ainsi, non sans dépit, la mémoire de sa grande entreprise réduite à la découverte d'un Eldorado du divertissement sexuel—toute autre observation étant reléguée à l'arrière-plan.

L'enthousiasme ne faiblit pas lorsque Bougainville publia, en mai 1771, son *Voyage autour du monde* (Paris, Saillant & Nyon), où le navigateur s'attache pourtant à nuancer les évocations voluptueuses de la « Nouvelle-Cythère » et suggère, dans un des deux chapitres qu'il consacre à Tahiti, que—sous la façade de la liberté des mœurs—se cacherait un pouvoir masculin particulièrement oppresseur. Vaines précisions : le public ne vit dans le *Voyage* que ce qui correspondait à son impression initiale et confortait le « mythe » tahitien de l'anarchie heureuse.

L'ouvrage trouva au moins—compensation non négligeable—un lecteur prestigieux en la personne de Denis Diderot, qui ne s'avisait pas seulement de lire le *Voyage autour du monde*, mais prit de surcroît l'initiative d'en rédiger un compte rendu, qu'il destinait à la *Correspondance littéraire*. À la différence de la plupart de ses contemporains, le philosophe gardait une dis-

<sup>2</sup> Sur la diffusion de cette « fable » en Europe, voir l'article d'Yves Giraud : « De l'exploration à l'utopie. Notes sur la formation du mythe de Tahiti », *French Studies*, 1977, vol. XXXI : 26–41, ainsi que les notes de l'édition du « Supplément au *Voyage* de Bougainville », dans Diderot : *Œuvres complètes*, éd. H. Dieckmann & J. Varloot, Paris : Hermann, t. XII (1989) : 369–371 (nos références au texte de Diderot renverront à cette édition [abr. : OC XII]).

tance critique vis-à-vis de la « fable » de Tahiti et, tout en rendant grâce à la prouesse des navigateurs et aux avancées scientifiques qu'ils avaient permises, il faisait état néanmoins de sentiments mitigés, qui lui étaient précisément inspirés par le récit de la fameuse escale d'avril 1768 dans le Pacifique. Ainsi, Diderot annonçait notamment que ce premier passage des Français à Tahiti serait suivi par d'autres et que les habitants de l'île fortunée auraient sans doute, dans un proche avenir, à regretter amèrement la bienveillance amicale avec laquelle ils avaient accueilli Bougainville et ses marins. Le philosophe évoquait aussi le malaise qu'il ressentait en rêvant à un pays « meilleur », comme Tahiti, alors que le voyage, envisagé de façon générale, lui inspirait de nettes réticences, qu'il ne formulait cependant pas explicitement.

Pour des motifs qui restent mystérieux, ce compte rendu ne fut pas inséré par Melchior Grimm dans la *Correspondance littéraire*<sup>3</sup>. Diderot reprit alors son texte et, tout en modifiant son ordonnance, entreprit de l'augmenter. C'est ainsi que ledit compte rendu devint le « Supplément au *Voyage de Bougainville* », que la *Correspondance littéraire* diffusa, en quatre parties, dans les livraisons de septembre et octobre 1773, et mars et avril 1774. De surcroît, suivant une pratique que l'on a souvent observée chez lui, Diderot remania encore ultérieurement son ouvrage, qu'il enrichit notamment par plusieurs ajouts (ainsi l'histoire d'une certaine Polly Baker, et plusieurs échanges de répliques dans la dernière partie)<sup>4</sup>. Ainsi, dans l'état final — qui nous est parvenu dans une copie conservée à Saint-Petersbourg, sur laquelle sont fondées les éditions actuelles —, le texte définitif est divisé en cinq sections, ou chapitres.

À la différence du compte rendu initial, le « Supplément » est une fiction. Diderot met en scène deux personnages (nous ne les connaissons pas autrement que par les initiales « A » et « B »), qui parlent du voyage de Bougainville et évoquent des éléments qui ne se trouvent pas dans le livre publié en 1771 mais figureraient dans un « Supplément » que parcourent les deux personnages. A est sceptique, ne voit pas ce que peut apporter à la France la connaissance de mœurs lointaines et n'a pas lu le *Voyage* ; B, en revanche, a lu les récits du navigateur et voudrait faire partager son enthousiasme à son interlocuteur. Selon un procédé qui a fait *florès* au XX<sup>e</sup> siècle, le titre de

<sup>3</sup> On connaît le texte de ce compte rendu grâce à une copie conservée dans le fonds des manuscrits de Diderot de Saint-Petersbourg (voir OC XII : 509–519).

<sup>4</sup> Voir OC XII : 501.

l'ouvrage diderotien renvoie au traité—fictif—que A et B auraient dans les mains<sup>5</sup>.

Au sein de cette fiction qui vient se greffer sur le livre de Bougainville, se dégagent, encadrés par les dialogues entre A et B, deux morceaux essentiels : « Les Adieux du vieillard » d'abord, que Diderot met dans la bouche d'un vieux Tahitien, au moment du départ des marins ; et ensuite le récit des aventures de l'aumônier français et de ses entretiens avec Orou, le chef des indigènes.

« Les Adieux du vieillard<sup>6</sup> » auraient été prononcés, si l'on en croit l'auteur du « Supplément », par un Tahitien de quatre-vingt-dix ans, révolté de voir ses congénères se désoler lors du départ des navigateurs. Il s'agit d'un discours très véhément, qui reprend certaines des idées qu'on trouvait déjà dans le compte rendu initial du *Voyage* de Bougainville : le vieillard prédit un retour sanglant des Français, qualifie Bougainville de « chef des brigands<sup>7</sup> » et reproche aux marins de n'avoir apporté sur l'île que bruit, fureur, discorde, destruction, maladie et corruption—alors que les Tahitiens, de leur côté, avaient offert aux arrivants asile, aide, respect et soins. Le vieillard stigmatise aussi la mentalité de prédateurs qu'il décèle chez ces étrangers, imbus du sens de la propriété et qui, à son estime, reviendront bien vite, on l'a dit, pour s'accaparer des terres que les indigènes ne seront pas en état de leur disputer : ceux-ci n'auront alors que le choix d'être massacrés ou de devenir les esclaves de leurs nouveaux maîtres. Les Français, continue le vieillard, n'ont cure de ne posséder en réalité aucun droit sur ces terres éloignées de leur pays d'origine et ils ne songent même pas qu'ils trouveraient tout simplement insensé que les indigènes du Nouveau Monde les imitassent et que ceux-ci débarquassent à leur tour sur les plages européennes en réclamant la propriété d'une part voire de la totalité de la France. Autre motif de déploration pour le vieux Tahitien : animés d'une volonté apparemment insatiable de posséder et de dominer, d'occuper les terres pour en exploiter, jusqu'à l'épuisement de celles-ci, les trésors, les Européens deviennent brutaux et féroces, une fois loin de chez eux, et les « sauvages » ne sont plus alors ceux

<sup>5</sup> À noter que Diderot a pu jouer aussi de l'existence d'un ouvrage qui s'intitulait effectivement *Supplément au Voyage de Bougainville*. C'est sous ce titre, en effet, que fut traduit et publié en France, en 1772, le « Journal d'un voyage autour de monde fait par MM. Banks et Solander, Anglais, en 1768, 1769, 1770 et 1771 », traduit de l'anglais par Fréville ; cet ouvrage incluait le récit de la découverte de Tahiti par Cook mais ne donnait pas du tout dans la « fable » accréditée alors en France. (Voir OC XII : 588.)

<sup>6</sup> Voir OC XII : 589–596.

<sup>7</sup> OC XII : 590.

qu'on pense. D'où le souhait exprimé par le vieillard, qu'une tempête engloutisse au retour les navires français, empêchant ainsi que l'équipage rentre et suscite la convoitise et la cupidité des auditeurs du récit de l'escale à Tahiti.

Dans l'œuvre de Diderot, une telle diatribe anticolonialiste n'est pas isolée. L'auteur a nourri en effet de propos semblables sa collaboration à l'*Histoire des deux Indes* de Raynal—ouvrage qui dénonce les exactions commises par les Européens dans les Indes occidentales (les Amériques) et orientales (l'Asie du Sud-Est)<sup>8</sup>. Ainsi, à la fameuse apostrophe du vieillard, dans le « Supplément » (« Pleurez, malheureux Otaïtiens, pleurez, mais que ce soit de l'arrivée et non du départ de ces hommes ambitieux et méchants [...] »), répond notamment, dans l'*Histoire des deux Indes*, la harangue—tout aussi fictive—qu'un Hottentot âgé aurait prononcée devant les siens lors de l'arrivée des Hollandais et qui commence en ces termes :

Fuyez, malheureux Hottentots, fuyez ! enfoncez-vous dans vos forêts. Les bêtes féroces qui les habitent sont moins redoutables que les monstres sous l'empire desquels vous allez tomber<sup>9</sup>.

La diatribe du vieillard tahitien, dans le « Supplément », n'est pas sans lien avec l'histoire de l'aumônier français. Celui-ci est accueilli dans la famille d'Orou, le chef de la tribu, et—conformément aux usages en vigueur sur l'île—est invité à choisir celle des filles du maître de maison avec laquelle il passera la nuit. Au nombre de trois, celles-ci rivalisent de séduction, et ce spectacle charmant, joint aux encouragements et aux prières d'Orou, vient à bout de la résistance du religieux, qui—comme l'apprend la suite du texte—devient successivement l'amant des trois filles, et va même, ensuite, jusqu'à accepter de coucher avec l'épouse du chef. Ces épisodes sont l'occasion d'entendre Orou s'étonner que la continence et la fidélité conjugale soient en Europe des valeurs révérees ; le Tahitien plaide aussi pour l'athéisme, n'entendant rien à ce qu'essaie de lui expliquer le pauvre aumônier, lequel tente maladroitement de justifier ses scrupules moraux et

<sup>8</sup> Voir particulièrement les deuxième (1774) et troisième (1780) éditions de l'*Histoire des deux Indes* (1<sup>ère</sup> éd. en 1772, avec la date de 1770 ; titre complet : *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*). Dans la troisième édition, la part de Diderot représente presque le tiers de l'ouvrage, par le jeu des suppressions et des additions. Sur la condamnation par notre auteur du colonialisme, dans l'*Histoire des deux Indes*, voir Yves Benot : *Diderot, de l'athéisme à l'anticolonialisme*, Paris : Maspero, 1970 : 171-172, 176-177, 187-188, 196-198, 204-205 et 255.

<sup>9</sup> Le texte de cette harangue est cité dans D. Diderot : *Supplément au Voyage de Bougainville*, éd. Dominique Lanni, Paris : Flammarion/GF/« Étonnants classiques », 2003 : III-II2.

de montrer le rapport que ceux-ci entretiendraient avec les volontés d'un «Grand Architecte».

Aux yeux de beaucoup de commentateurs, ce récit constitue une manifestation de l'anticléricisme de Diderot et de son aversion pour les mœurs rigides et soi-disant universelles de l'Europe. Ainsi, serait ici essentiel, pour peu que l'on essaie de rejoindre l'intention de l'auteur, la déconfiture argumentative de l'aumônier : reprenant à son compte le procédé des «bigarrures morales» régulièrement utilisé au XVIII<sup>e</sup> siècle, Diderot se livrerait à l'éloge d'une communauté primitive, anarchique et naturelle, pour faire indirectement le procès de la société policée de la France des Lumières, qui enserre l'individu dans un réseau de contraintes morales et religieuses, comme en témoignent par exemple les institutions du mariage et du célibat monastique, cibles de la critique diderotienne. Ainsi, Tzvetan Todorov, auteur de *Nous et les Autres*, croit pouvoir établir que, face à l'opposition de ces deux mondes—la nature et la civilisation—, l'auteur du «Supplément» donne à l'évidence la palme aux «sauvages», développe par la bouche d'Orou son propre point de vue et invite ses lecteurs à célébrer avec lui l'idéal libertaire des Tahitiens<sup>10</sup>.

Pareille analyse, cependant, rend-elle fidèlement compte de la position de l'auteur dans le débat ouvert par le *Voyage* de Bougainville? Tel diderotien, Georges Benrékassa en l'occurrence, a noté que le «Supplément» s'offrait à plus d'une lecture<sup>11</sup>. Pareille remarque nous renvoie à la difficulté d'appréhender une pensée—celle de Diderot—qui, quels que soient les sujets abordés par le philosophe, se laisse malaisément cerner. En témoignent, par exemple, certaines des thématiques abordées précisément dans le «Supplément», comme celle de la fidélité conjugale. Sur cette question, Diderot varie et, aux critiques émises par Orou, on peut opposer, notamment, l'article «Infidélité» de *L'Encyclopédie*, très hostile à l'inconstance amoureuse et à l'adultère, assimilés aux symptômes d'une corruption générale devant mener à l'extinction de toutes les affections honnêtes<sup>12</sup>.

<sup>10</sup> Voir T. Todorov : *Nous et les Autres*, Paris : Seuil, 1989 : 31–38. Sur le «Supplément» vu par Todorov, voir aussi Manon Delcour : «Le Supplément au Voyage de Bougainville de Diderot, ou un cheminement à travers quatre relations à l'altérité», in : *Les Lettres romanes*, 2005 : 211–232.

<sup>11</sup> Voir G. Benrékassa : «Dit et non-dit idéologique à propos du *Supplément au Voyage de Bougainville*», in : *Dix-Huitième Siècle* 5, 1973 : 29–40.

<sup>12</sup> Sur les ambiguïtés de Diderot lorsqu'il aborde cette question, sur ses éloges de la «modestie» des femmes et de la famille, sur ses dénonciations de l'adultère, voir notamment les extraits cités par Bernard Papin : *Sens et fonction de l'utopie tahitienne dans l'œuvre politique*

Sur le libertinage, de même, l'auteur des *Bijoux indiscrets* fut loin, aussi curieux que cela puisse sembler, de se faire l'apôtre du papillonnage amoureux. Ainsi—dans «Ceci n'est pas un conte» et dans «Madame de La Carlière<sup>13</sup>» (récits présentés par la *Correspondance littéraire* comme les deux premiers volets d'un tryptique dont le «Supplément» constitue le troisième volet), de même qu'à l'intérieur du «Supplément», avec l'histoire de Polly Baker—, Diderot assimile l'inconstance masculine à une espèce de lèpre sociale. On sait en outre qu'il s'est indigné de l'apologie par Helvétius du libertinage, a déclaré que celui-ci était socialement plus funeste encore que la prostitution, a observé à plusieurs reprises qu'il n'était pas moins «anti-physique» et facteur de corruption que le célibat et enfin a averti les sociétés où ne craint pas de s'afficher publiquement l'incontinence qu'elles verraient un jour «ce vice se répandr[e] sur tout, même [sur] le goût<sup>14</sup>».

Il est loin d'être démontré, donc, que Diderot entendait que son développement sur le *Voyage* de Bougainville passe pour une profession de foi en faveur de l'amour libre. Il n'est même pas certain, non plus, que le philosophe donnait à la «nature», comme l'affirme T. Todorov, la prééminence sur la «culture»: «Vices et vertus, tout est également dans la nature», remarque d'ailleurs B, un des interlocuteurs du «Supplément<sup>15</sup>». Certes, dans la présentation du modèle «naturel», ou censément tel, de Tahiti, sont à l'œuvre telles ou telles arrière-pensées anti-cléricales et anti-religieuses, mais la question, à l'évidence, se révèle plus complexe. En effet, on constate que la supériorité d'un système sur l'autre n'est pas tranchée par le texte de Diderot, qui, de surcroît, fait subir à l'un des deux modèles—celui qu'illustre la société tahitienne, en l'occurrence—des transformations qui interdisent en toute hypothèse de réduire le débat à une simple opposition nature/civilisation. De sa propre initiative, l'auteur du «Supplément» inscrit les habitudes sexuelles libertaires des Tahitiens, et l'étonnante communauté des femmes que l'on observe sur l'île, dans le cadre d'une politique nataliste qui ne semble pas moins contraignante que la morale européenne: dans la «Nouvelle-Cythère», les désirs sont eux aussi canalisés et les habitants n'obéissent qu'en apparence

---

*de Diderot*, Oxford: The Voltaire Foundation/«Studies on Voltaire and the Eighteenth Century», 1988: 143–144. On lit aussi, dans la part diderotienne de l'*Histoire des deux Indes*, que la femme appartient à ce sexe «dont la pudeur et la modestie sont le véritable apanage et la plus belle parure». (*Histoire des deux Indes*, livre XIX, chap. 14.)

<sup>13</sup> Textes insérés dans les numéros d'avril et de mai 1773 de la *Correspondance littéraire*.

<sup>14</sup> Voir l'article «Contenance» de *L'Encyclopédie*, ainsi que les ouvrages cités de Yves Benot: 71 et 254, et de Bernard Papin: 147.

<sup>15</sup> Voir OC XII: 632. Sur ce point, voir aussi Y. Benot: ouvr. cité: 146.

au jeu libre des passions. Celles-ci doivent en effet avoir pour visée, non le plaisir, mais la procréation : l'enfant étant le bien le plus précieux à Tahiti, la coutume du papillonnage amoureux est destinée à augmenter les chances de la génération, et poursuit l'objectif d'accroître toujours plus le peuplement de l'île ; ainsi, là-bas, une « belle » femme n'est pas une femme sensuelle, mais une femme qui promet beaucoup d'enfants.

Pure invention, bien sûr, que cette politique nataliste des indigènes — Bougainville ne signalait rien qui approchât de cette explication<sup>16</sup> —, mais qui a pour conséquence de construire, face au système moral européen, un autre système, qui n'est pas exactement le laisser-aller ou l'anarchie de la nature. Cela posé, et comme l'enseigne Orou à l'aumônier, Tahiti a aussi ses libertins ! Et ceux-ci subissent également la réprobation, mais pour de tout autres motifs qu'en Europe : on les blâme de chercher des aventures amoureuses sans que soient réunies les conditions de la reproduction. Ainsi, peuvent être accusés de libertinage à Tahiti les femmes enceintes, stériles, ménopausées ou réglées, ainsi que les jeunes gens qui n'ont pas été jugés aptes aux rapports physiques et suffisamment féconds : tous, s'ils font l'amour, se rendent coupables d'une utilisation en quelque sorte illégitime de la sexualité, qui « distrait » l'énergie désirante de son unique objectif.

On aura compris que, selon la reconstruction à laquelle se livre Diderot, il n'y a aucune commune mesure entre le libertinage européen, par essence stérile, et l'amour tel qu'il se traite à Tahiti, en vue de la génération. Le « Supplément » suggère ainsi que le public français instrumentalisait abusivement les récits des marins de Bougainville pour cautionner les manèges galants des Lumières et — comme dit le texte de Diderot — pour « accus[er] les mœurs d'Europe par celles de Tahiti<sup>17</sup> ». L'incompatibilité des deux érotiques, une fois transportées en-dehors de leur sphère originelle, est d'ailleurs soulignée plusieurs fois, dans les deux sens : l'auteur fait observer, symétriquement, que Aotourou, qui veut en Europe faire aux femmes la « politesse », ou la « civilité », de Tahiti — c'est-à-dire leur adresser des propositions directes et immédiates —, n'est pas payé en retour par une série de bonnes fortunes, mais par le ridicule. De même, la harangue du vieillard énumère les pertur-

<sup>16</sup> Diderot a construit cette théorie à partir d'éléments fournis par Bougainville, auxquels il a donné une signification que l'auteur du *Voyage autour du monde* s'était bien gardé de leur accorder. Un exemple : le navigateur signalait que, sur l'île, les hommes se coupaient tous l'ongle du médius droit et laissaient pousser les autres ; Diderot reprend cette information et « invente » que l'ongle coupé du médius droit est à Tahiti le signe qu'un homme est arrivé en âge de féconder (voir OC XII : 611).

<sup>17</sup> OC XII : 619.



bations provoquées par les marins français qui ont profité—dans un esprit de libertinage tout européen—des jeunes filles s’offrant à eux : ils ont en quelque sorte corrompu l’innocence avec laquelle celles-ci se donnaient, les laissant en proie au remords et à la honte—empoisonnement qui se serait même traduit très concrètement par l’inoculation d’une maladie vénérienne. Tout ceci, à nouveau, a été inventé par Diderot<sup>18</sup>, mais ces fictions—on va le voir—pourraient bien se révéler plus exactes que les récits rapportés par les marins qui avaient séjourné sur place.

Le sens des «Adieux du vieillard», diatribe anticolonialiste, est assez clair. Mais comment comprendre l’histoire de l’aumônier, qui constitue le cœur du texte du «Supplément»? Le préjugé selon lequel le philosophe ne peut avoir, lorsqu’il met en scène un religieux, d’autre intention qu’anticléricale, masque, semble-t-il, la signification véritable de l’épisode. Certes, Orou blâme la continence imposée aux prêtres, dont il ne comprend pas les motifs, mais—ignorant des tenants et des aboutissants de cette question—il accepte que la chasteté, chez un homme jeune et vigoureux, puisse faire l’objet en Europe, sinon de l’admiration, en tout cas de l’approbation générale ; et dans le même sens, il est à noter qu’Orou ne recommande pas à l’aumônier, une fois rentré chez lui, de se dresser contre la morale chrétienne : «Je ne te propose pas de porter dans ton pays les mœurs d’Orou<sup>19</sup>», déclare le chef de la tribu à son invité français. Le raisonnement n’est pas terminé, cependant, et la suite de la phrase doit également nous retenir : «[...] mais Orou, ton hôte et ton ami, te supplie de te prêter aux mœurs d’Otaiti<sup>20</sup>».

Ce que déplore Orou, ce n’est pas que l’aumônier, *in abstracto*, vénère de fausses valeurs (à l’estime des Tahitiens), mais c’est que son invité persiste à obéir aux usages européens dans un contexte qui n’est plus celui de l’Europe et où—référence est faite ici au sous-titre du «Supplément<sup>21</sup>»—les idées morales attachées aux actions physiques sont toutes différentes de ce qu’elles sont en France. À Tahiti, la continence d’un homme jeune et en pleine santé s’apparente à un affront, à une offense, voire à un crime. En clair, Orou formule sa demande en ces termes : reste chaste en Europe si la tradition et

<sup>18</sup> En fait, il semble que ce sont plutôt les Tahitiens, et non les Français, qui souffraient de la syphilis, mais celle-ci a pu être apportée par les Espagnols ou les Anglais qui avaient précédé les Français sur l’île. En toute hypothèse, il était tentant, pour Diderot, de faire de cette maladie le symbole de l’empoisonnement occidental.

<sup>19</sup> OC XII : 601.

<sup>20</sup> *Idem*.

<sup>21</sup> «Dialogue entre A et B sur l’inconvénient d’attacher des idées morales à certaines actions physiques qui n’en comportent pas».

les lois, là-bas, t'y invitent ou t'y contraignent, mais à Tahiti, conforme-toi aux us, coutumes et règlements des habitants de l'île. Orou est suffisamment persuasif, on l'a vu, pour décider l'aumônier à agir en un tel sens.

Le dénouement de cet épisode apparaît ensuite, dans les conversations entre A et B, comme le nœud argumentatif du «Supplément». Alors que, comme on l'a observé, A confie ne pas voir quel profit tirer de la connaissance des mœurs tahitiennes, les deux interlocuteurs tombent enfin d'accord lorsque B, dans les dernières réparties du dialogue, s'avise de rappeler l'histoire de l'aumônier :

- B. [. . .]. Imitons le bon aumônier, moine en France, sauvage dans Otaïti.  
A. Prendre le froc du pays où l'on va, et garder celui du pays où l'on est<sup>22</sup>.

En ces deux répliques se donne à connaître la «morale» de l'ouvrage de Diderot, qui invite à une réflexion concernant à la fois le voyage et les tentations coloniales des Occidentaux. Il est à remarquer, d'abord, que cette manière d'envisager les choses s'avère très nouvelle en France, quand paraît le «Supplément». Ainsi, lorsqu'ils traitent des voyages, ni Montaigne ni Rousseau, par exemple, ne prennent en compte le point de vue de l'habitant d'une contrée éloignée qui voit arriver chez lui des étrangers. À lire ces deux écrivains, le voyage n'est rien d'autre qu'une expérience personnelle du voyageur qui complète l'instruction de celui-ci et lui permet, en se confrontant avec l'altérité, de mieux se connaître lui-même et de prendre une distance critique vis-à-vis de ses propres usages et préjugés<sup>23</sup>. Le relativisme exprimé par Montaigne notamment n'est pas absent des observations diderotiennes, mais celles-ci vont beaucoup plus loin, en ce qu'elles donnent la parole aux habitants des pays visités — démarche dont tant l'auteur des *Essais* que l'auteur d'*Émile* se sont abstenus.

En épousant de la sorte le point de vue de l'«autre», Diderot se trouve en mesure d'appréhender le pouvoir de corruption et de nuisance à l'œuvre dans le voyage tel que le pratiquent les Européens. Dès qu'ils quittent leur pays, ceux-ci s'appliquent tous, précisément, à ignorer les recommandations d'Orou et à agir tout à l'opposé du «bon aumônier» : ils restent fidèles à leur modèle de société et à leurs habitudes dans les contrées qu'ils traversent et, où qu'ils soient, refusent de se plier aux lois des autochtones.

<sup>22</sup> OC XII : 643.

<sup>23</sup> Voir, le développement «Des voyages», dans le livre V d'*Émile*, et, dans les *Essais* (où Montaigne prône le conservatisme chez soi et la tolérance chez les autres), les chapitres «Des cannibales» (livre I, chap. 31) et «De la vanité» (livre III, chap. 9).

Le modèle européen se fonde notamment sur le sens de la propriété, la prééminence de l'individu sur la communauté, l'exploitation sans limite de l'environnement (Rousseau dit qu'en civilisation, l'homme devient le tyran de la Nature<sup>24</sup>), le culte du luxe et la recherche inlassable de nouveaux besoins, généralement superflus, à combler. Entendons bien Diderot : pareil système n'est pas corrompu par essence ; il a, en Europe, sa raison d'être et plonge ses racines dans une tradition multiséculaire, qui l'a façonné<sup>25</sup>. Mais ledit système est profondément corrupteur voire dévastateur, par contre, dès le moment où l'on s'emploie à l'imposer ailleurs, dans un contexte où il ne peut apparaître qu'hétérogène et n'est pas justifié par l'histoire ou par la tradition.

Comment les Tahitiens, en effet, pour prendre l'exemple du « Supplément », pourraient-ils passer en quelques années voire en quelques mois de leurs usages traditionnels aux habitudes européennes, sans se nier eux-mêmes et au final se détruire physiquement et moralement ? À travers la harangue des « Adieux du vieillard », notamment, Diderot évoque les abîmes presque infinis qui séparent une société où l'on cherche à assouvir des besoins superflus, au prix d'un labeur forcené et de l'absence de repos, et une société frugale, où l'on se contente du nécessaire<sup>26</sup> ; un modèle où c'est l'épanouissement de l'individu qui prime et un autre où c'est le bien commun qui constitue le méridien de référence ; une civilisation où la Nature est désacralisée, soumise à la volonté de l'homme, voire violentée, et une civilisation où l'environnement est respecté à l'égal d'une divinité. Dans la même perspective, « Les Adieux du vieillard » suggèrent aussi que la distinction du *tien* et du *mien*, introduite par les Européens, n'amènera que discorde et servitude chez les indigènes ; le vieux Tahitien annonce également que ceux-ci seront inéluctablement massacrés parce que — à l'image de l'autochtone qui avait dérobé quelques bagatelles sur un des navires français et que Bougainville a fait abattre<sup>27</sup> — ils ne pourront jamais s'adapter à ces principes de propriété

<sup>24</sup> Voir le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité*, in Jean-Jacques Rousseau : *Œuvres complètes*, éd. publiée sous la direction de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Paris : Gallimard/« Bibliothèque de la Pléiade », t. III, 1975 : 142.

<sup>25</sup> Ainsi, dans la culture judéo-chrétienne, la nature porte le poids du péché originel ; il est donc logique — même si on peut regretter cet état de fait — qu'elle soit moins respectée que dans les sociétés où ce dogme religieux n'existe pas.

<sup>26</sup> « Tout ce qui nous est nécessaire et bon nous le possédons. Sommes-nous dignes de mépris parce que nous n'avons pas su nous faire des besoins superflus ? » (*OC XII* : 591-592.) Voir aussi l'allusion à « un peuple assez sage pour s'être arrêté de lui-même à la médiocrité », celle-ci consistant à se mettre « à l'abri des besoins absolus de la vie ».

<sup>27</sup> Voir *OC XII* : 594.

qu'ils ont de tout temps ignoré et qu'on essaiera quand même de leur imposer. Enfin, la même harangue évoque, nous l'avons noté déjà, la honte et le remords des Tahitiennes après qu'elles se sont données aux marins, parce que ceux-ci attribuaient d'autres significations qu'elles aux actes de l'amour physique.

Le ralliement au point de vue d'Orou pourrait seul empêcher ces désastres à venir, que pressent le vieillard. Il est éminemment pernicieux, en effet, de se comporter, à l'étranger, comme on se comporte chez soi, et, plus encore, il est inhumain de vouloir imposer aux peuples des antipodes ses propres lois, au détriment de celles qui y règnent et qui ne sont pas moins légitimes ou moins fondées que les usages respectés ailleurs. «Chaque usage a sa raison», disait Montaigne<sup>28</sup>. L'argument est valable dans les deux sens, du reste, et il serait tout aussi absurde et dommageable, par une sorte de colonisation à l'envers, de vouloir imposer en France, où rien ne les justifie, les habitudes sexuelles de Tahiti<sup>29</sup>.

Dans le «Supplément», l'intention de Diderot n'est pas de dénigrer l'un ou l'autre des modèles en présence, car aucun, au fond, ne peut se prévaloir d'avoir fait triompher définitivement la vertu sur le vice—ni le monde «civilisé» ni le monde «sauvage», ni l'Europe avec ses contraintes religieuses ni Tahiti avec son culte de la fécondité. Ce que recommande l'auteur du «Supplément», c'est plutôt—sauf à devenir Tahitien à Tahiti—de rester chez soi et de renoncer à ces extensions territoriales qui n'amèneront rien de bon pour les populations artificiellement «européanisées». Le philosophe n'a pas manqué de défendre aussi pareilles idées dans les développements qu'il a destinés à l'*Histoire des deux Indes*<sup>30</sup>. Mais l'Européen n'a jamais voulu entendre ces propos empreints de sagesse, qui auraient constitué, de son point de vue, une intolérable entrave à son libre déploiement, à l'assouvissement de ses instincts conquérants et à sa volonté de faire main basse sur toutes

<sup>28</sup> «De la vanité» (*Essais*, livre III, chapitre 9).

<sup>29</sup> Dans cette perspective, les seules formes «douces» de colonisation que préconise Diderot, ce sont des mariages mixtes,—puisque le jeune homme ou la jeune fille qui entrent dans une société étrangère en ont préalablement accepté les lois (voir l'ouvrage cité de Yves Benot : 198, ainsi que Fabienne-Sophie Chauderlot : «Prolégomènes à un anti-colonialisme futur : *Histoire des deux Indes et Supplément au Voyage de Bougainville* de Diderot», in *Interpreting colonialism*, edited by Byron R. Wells and Philip Stewart, Oxford : Voltaire Foundation/«Studies on Voltaire and the Eighteenth Century», 2004 : 24).

<sup>30</sup> Voir le passage commençant par «Notre véritable bonheur exige-t-il la jouissance des choses que nous allons chercher si loin ? [...]», que cite Fabienne-Sophie Chauderlot : article cité : 27.

les ressources du globe. On est allé jusqu'à invoquer l'éthique pour justifier la mise au placard de la leçon diderotienne : ainsi Tzvetan Todorov balaie celle-ci d'un revers de main, dans *Nous et les Autres*, en affirmant contre toute vraisemblance que l'échange entre A et B que nous avons cité (« Imitons le bon aumônier, [...] ») ne représente pas « l'avis de Diderot<sup>31</sup> », parce que l'application de tels principes auraient empêché les Européens de lutter hors de chez eux contre les injustices. Cette justification « noble » de l'impérialisme occidental n'est rien d'autre qu'un raisonnement spécieux, qui part à nouveau du principe que les sociétés lointaines sont par essence inférieures, ouvertes aux pratiques barbares et vouées à être surveillées, ou contrôlées, par l'homme blanc.

Au reste, l'erreur de Todorov et de tous ceux qui, depuis le XVe siècle, ont parlé comme lui, est patente aujourd'hui. Convaincu de son droit à imposer partout sur la planète son modèle de civilisation et son système de pensée, l'*homo europeanus* est allé contraindre les peuples, aux quatre coins du monde, à adopter un mode de vie incompatible avec les fragiles équilibres sociaux et environnementaux de la planète. « Un jour vous [...] connaîtrez mieux [les Européens] » — annonce Diderot aux Tahitiens dans son premier compte rendu du *Voyage* de Bougainville — « [...] un jour ils viendront [...] vous égorger ou vous forcer à prendre leurs mœurs et leurs opinions ; [...] »<sup>32</sup>. » Même avertissement dans la harangue aux Hottentots de l'*Histoire des deux Indes* : « Ou vous vous plierez à leurs folles opinions, ou ils vous massacreront sans pitié. Ils croient que celui qui ne pense pas comme eux est indigne de vivre<sup>33</sup>. » L'Amérique, européanisée après le massacre des populations autochtones, a relayé ces prétentions exorbitantes et le monde, pris dans une gigantesque tenaille, a été forcé de se soumettre aux lois de l'homme blanc.

Celui-ci n'a rien voulu savoir des dangers qu'il faisait courir à la terre entière. On fait, aujourd'hui, le constat désolé des conséquences de cet aveuglement : les cultures et mentalités non européennes, livrées à l'action d'une espèce de laminoir géant, résistent de plus en plus difficilement à l'uniformisation ; les traditions et les langues minoritaires se perdent ; la logique de l'ultra-libéralisme occidental a épuisé les ressources naturelles de la planète, jusqu'à mettre en péril la survie même de l'espèce humaine ; le carnage

<sup>31</sup> Voir *Nous et les Autres*, ouvr. cité : 32.

<sup>32</sup> OC XII : 517.

<sup>33</sup> Cité dans D. Diderot : *Supplément au Voyage de Bougainville*, éd. D. Lanni, ouvr. cité : III.

environnemental—qui aurait dû se limiter à la seule Europe—concerne à présent le monde entier, mis en coupe réglée<sup>34</sup>.

À son époque, Diderot avait compris que l'homme blanc était en train de devenir le fléau de la planète. Pour retenir à l'intérieur de ses frontières l'Européen prédateur/colonisateur, Diderot a tenté, dans le «Supplément au *Voyage* de Bougainville», d'allumer un contre-feu : imposer l'idée que seuls doivent voyager ceux qui acceptent d'adopter les lois des contrées où ils débarquent. Si l'Européen tient absolument à ses usages et à ses valeurs (comme l'aumônier à son vœu de chasteté), qu'il ne voyage pas—nul ne l'y oblige—et ne s'expose pas au risque de voir attribuer à son comportement des significations morales toutes différentes de celles qu'il lui accorde. Et—ajoute le «Supplément»—cette énergie qu'il n'aura pas dépensée en allant imposer son mode de vie, critiquable et imparfait, aux quatre coins du monde, que l'homme blanc l'utilise, chez lui, en travaillant à la réforme des lois mauvaises ou insatisfaisantes, en s'inspirant, pourquoi pas ?, de la modération et de la frugalité des Tahitiens.

Diderot a plaidé en vain. Est-il trop tard, aujourd'hui, pour qu'on l'entende enfin ?

<sup>34</sup> À noter que le colonisateur, c'est aussi le touriste, qui va à son tour, en quelque sorte, exploiter les «matières premières» des pays du Sud : le climat ensoleillé, les plages, le patrimoine artistique, les paysages, la faune, les jolies filles, etc.